

LOUISE DUPRÉ

DE L'ACADÉMIE DES LETTRES DU QUÉBEC

Le geste d'écrire

Dans cette nouvelle ère que nous traversons, celle du spectacle généralisé, il y a de moins en moins de lieux où les intellectuels et les artistes peuvent se faire entendre, de moins en moins de lieux pour des gens qui croient à la pensée et à l'écriture. Par écriture, j'entends non pas l'activité susceptible de nous mettre en valeur et de nous montrer sous notre plus belle image, mais la pratique qui nous tient à notre table de travail, jour après jour, tête chercheuse, dans le doute, la joie, l'angoisse, et qui nous fait répéter cette phrase de Denise Desautels : « Écrire est une grande folie. »

L'écriture est en effet le lieu d'un engagement qui nous prend corps et âme, nous arrache à nous-mêmes, et nous fait *revenir* autres, dans nos livres, oui, revenir, comme des revenants dont l'ombre se profile discrètement, furtivement sur la page. Dont le souffle, invisible, donne du volume à la phrase. Car avant le livre, comme résultat toujours décevant à côté de nos grandes intentions, il y a le geste d'écrire, l'humilité du geste qui nous tient dans notre salle de travail ou dans notre chambre, la main couchée sur le papier quadrillé, à

Discours de réception à l'Académie des lettres du Québec, le 24 septembre 1999.

tracer les mots qu'on raturera ensuite pour recommencer. Et recommencer. Devant la feuille, c'est chaque fois l'interrogation, le questionnement. On est bien loin de l'air assuré qu'on affichera dans les journaux.

On a souvent entendu l'expression *l'acte d'écrire*. C'est à dessein que j'emploie devant vous le mot *geste*. Le geste est petit, modeste. Il ramène à la paume la dimension infinie du monde. Il se distingue des actes grandioses, héroïques, qui cherchent à faire du nom, à créer une rédemption tapageuse. L'écriture au féminin s'est placée du côté du geste, plutôt que de l'acte. Et l'accueil qu'elle a eue chez les femmes et les hommes fait en sorte que de plus en plus d'écrivains aujourd'hui travaillent à recréer ce noyau de sens fugace, mouvant, qui sommeille en l'être humain tout en lui échappant. Écrire, c'est faire le pari que tout n'a pas encore été saisi de l'âme humaine. Qu'il reste un espace où de l'inédit peut prendre forme. Espace qu'on cherchera à construire résolument, de texte en texte, de livre en livre.

Tout n'a pas encore été écrit, non. Et en cette fin de millénaire où nous vivons de profonds changements, où l'individu, la famille, la société sont bousculés, tout reste à écrire de la psyché et des rapports humains. Tout reste à écrire encore aujourd'hui, au Québec, où la moindre question soulevée risque d'être interprétée comme une trahison à la Cause, quelle qu'elle soit. Tout reste à écrire aussi pour les femmes, qui commencent seulement à être un peu plus près d'une parole à elles. Encore aujourd'hui, « écrire *je suis une femme* est plein de conséquences », selon l'affirmation de Nicole Brossard.

Il me semble en effet que l'époque actuelle ouvre un espace de plus en plus important au désir de briser les modèles. On ne peut plus aborder de la même façon l'amour, l'érotisme,

la folie, la maladie, la mort ou la spiritualité, dans une civilisation de plus en plus complexe où la grande liberté dont on bénéficie, du moins en Occident, se paie par ce que Julia Kristeva appelle « les nouvelles maladies de l'âme », c'est-à-dire ce profond malaise venant d'une déshumanisation des rapports, sous le signe de la consommation immédiate, du paraître, des lieux communs, des clichés. Une civilisation où l'exacerbation de l'individualité se fait paradoxalement par une perte de la subjectivité.

Écrire, plus que jamais, nécessite de se *placer contre*. L'écrivain, l'artiste, l'intellectuel sont des résistants. Tant mieux si, le temps d'un livre, nous avons du succès. Mais nous savons que nous naviguons à contre-courant et que notre voix est fragile et éphémère, enterrée qu'elle est par les chansons préfabriquées, les animateurs tout sourire qui défilent à la télévision, les bruits des reportages de guerre qui semblent postsynchronisés, tant ils ressemblent à ceux que nous entendons dans les films.

Aujourd'hui, il ne nous viendrait plus à l'esprit d'affirmer qu'écrire, c'est faire la révolution. Mais il n'en demeure pas moins que l'écrivain vit à l'écart : il fait entendre une voix discordante, qui s'inscrit contre le plus grand nombre, c'est-à-dire la multitude qui fait la loi des cotes d'écoute et des sondages. Et qui justifie les décisions autant politiques que culturelles. L'écriture est un geste d'engagement. Même si l'écrivain est sans cause. Car au moment où l'on prend la plume, on essaie de voir le plus clairement possible, sur l'échiquier social, l'espace qu'il nous reste pour bouger. L'écriture ne peut pas être innocente.

Et pourtant, l'écriture, celle qui est de l'écriture, nous échappe toujours, elle a horreur des territoires bien délimités,

elle va son chemin, nous engage à la suivre. Et l'on se retrouve parfois à de drôles de frontières, sans plus savoir où l'on est. Quel espace y a-t-il entre l'exploration de la psyché et les bons sentiments? Quel jeu y a-t-il entre le travail de la langue et la virtuosité pour la virtuosité? Quelle marge entre l'écriture qui est enfermement et celle qui est ouverture? Entre écrire pour soi et écrire pour l'autre? Rien n'est clair, évidemment. Et l'écrivain sait bien que l'altruisme n'est jamais pur. Mais si la main qui écrit échappe à ses repères, l'écrivain, lui, se définit une éthique. Pour le dire simplement : pour moi, l'écriture engage aussi la vie. Sinon, on en vient à l'art pour l'art, et les livres sont de belles boîtes vides. Rien de plus désespérant que la beauté sans intelligence. La beauté sans âme est morte toujours.

L'écriture est un art de vivre. Je ne conçois la beauté qu'avec une compréhension du monde, qui est vérité. Vérité sans majuscule, plurielle, contradictoire, changeante, parfois sublime, parfois abjecte, mais lueur jetée sur l'obscurité, du moins pour les lecteurs et les lectrices qui voudront bien venir vers nous. Écrire pour toucher l'autre, physiquement. Pour tendre la main. Comme dans ces vers de Paul Celan, tirés du recueil *La rose de personne* :

Contre toi lové, d'un
moignon de main trouvée :
vie

Vie. Ce mot a encore plus de poids pour moi sous la main de Paul Celan qui en avril 1970, on le sait, a décidé d'en finir. Car la littérature, celle en laquelle je crois, a comme fonction fondamentale de créer un espoir là où la mort rôde, toujours, attend le moment. Écrire est chaque fois un geste de foi et d'espérance, c'est-à-dire le mode mineur d'une croyance que

d'autres ont codifiée en mode majeur sous le nom de Dieu, de Patrie ou de Passion dévorante. Écrire, c'est chercher une lumière, assez présente pour nous éclairer un moment, le temps de continuer, d'avancer, de refuser de céder. Tracer, pour soi et pour l'autre, dans l'horizontal de sa marche, une verticalité du regard. Se délester du poids du monde, échapper à la loi de la gravité. Mais pour ce faire, il faut s'aveugler, creuser le noir de la terre, rencontrer sa propre nuit. Parfois l'absolu de ses ténèbres.

Écrire est une grande folie. Mais une belle folie aussi, Denise Desautels serait sûrement d'accord avec moi. Une belle folie qui crée un lieu où se rejoindre, une « communauté négative [...] la communauté de ceux qui n'ont pas de communauté », selon la vision de Georges Bataille. Car on a beau, comme femme, comme homme, appartenir à des collectivités diverses, qui se superposent, se rejoignent, s'opposent parfois, il n'en reste pas moins que, au moment où la main trace les signes sur la page, on est face à sa propre solitude. Et c'est à partir de cette solitude inentamée qu'on peut atteindre l'autre, un moment, un infime moment. En faisant le pari que ce minuscule état de grâce peut changer le cours du temps.

Le minuscule, le banal. Écrire, comme l'artiste travaille à partir d'objets trouvés, ceux qui n'appartiennent à personne, qui sont là, sans valeur, abandonnés dans la ville, qui ne retiennent pas le regard. Écrire l'ordinaire, le quotidien. Se pencher un instant sur la beauté du geste le plus modeste, le recueillir, l'accorder à son propre geste, le faire résonner aux sonorités d'une langue à chaque fois réinventée. Le voilà bien, le souhait de celui ou celle qui, à l'heure du clinquant, du tapé-à-l'œil, cherche encore à parcourir le monde à la façon du poète. Sans bruit. D'un pas tranquille. En essayant de rendre

aux êtres et aux choses une présence. Une intériorité. Une dignité.

Et si nous étions ces fous qui croient encore à la dignité, malgré les horreurs qui n'étonnent plus personne au téléjournal, et les autres, pires peut-être, qui ne sont pas assez spectaculaires pour qu'on nous les présente, si j'étais cette folle, si j'étais cette croyante qui pourtant ne croit pas, cela me suffirait pour continuer à écrire mes livres, patiemment, en sachant que je n'arriverai pas à recouvrir la rumeur publique. Cela me suffit, car je ne suis pas seule en ma solitude. Et je le sais, puisque vous êtes là.

L'Académie des lettres du Québec est un lieu habitable, ils sont rares ces lieux-là. Vous avez accepté de m'accueillir parmi vous, c'est pour moi un privilège. Et une grande joie.